

CAROLE ZALBERG

A défaut
d'Amérique

roman

ACTES SUD

A Valy, ma sœur adorée.

A Frédérique, ma dousœur.

*Une idée me bantait : que les familles
perdent toujours la guerre.*

THIERRY HESSE,
Démon.

*C'était donc là ce vaste, cet incroyable
pays, le pays de la liberté où tout était
possible. C'était donc là le pays de
l'or.*

HENRY ROTH,
Call it Sleep
(L'Or de la terre promise).

Elle ne jurerait pas qu'ils sont émus. Pas d'où elle se tient : un refuge d'ombre qui la dissimule aux regards et aux interrogations. A cette distance, on ne perçoit rien du deuil ou d'un soulagement. Le petit groupe amassé autour de la tombe évoque une assemblée de longs volatiles penchés au-dessus d'une trouvaillle. Collés les uns aux autres pour faire barrage au vent. Piétinant d'impatience ou de froid.

Voilà donc la famille et les proches d'Adèle la Française. C'est cela que Suzan contemple embusquée sous un bouquet d'arbres de cette cité un peu grotesque, vouée non pas aux vivants mais à leurs disparus, naïve offrande de pierre et de verdure pour qu'ils les laissent en paix. Voilà tout ce qu'il reste de l'arrogante : une poignée d'hommes et de femmes venus rendre un hommage hâtif et frigorifié à celle qui fut le grand amour secret de feu son père.

Elle pourrait s'approcher. Se présenter. Le secret n'en est plus un depuis longtemps. Suzan a quitté Palm Beach hier, n'a pas dormi pour arriver à l'heure à l'enterrement. Elle n'aurait que quelques pas à faire. Mais les silhouettes agglutinées sur une minuscule parcelle de ce cimetière trop grand où se croisent les cortèges lui semblent bien moins réelles que les souvenirs de son père ou que les siens. Car elle-même a fini par la rencontrer la Française venue revoir après des décennies son beau soldat yankee. Dans

les traits de la vieille dame d'alors Suzan avait pu deviner la jeune femme joyeuse et frustrée dont son père s'était entiché.

Des mois auparavant, à la mort de sa mère, Suzan avait découvert un paquet de lettres alors qu'elle tentait de mettre un peu d'ordre dans les papiers d'une vie. Peut-être pour ne pas écouter son chagrin profond – Suzan adorait sa mère, n'était en rien préparée à sa disparition – elle s'était mis en tête de retrouver la belle Française qui écrivait à son père dans ce touchant anglais de carton-pâte. Après quelques semaines de recherche, elle avait pu lui annoncer qu'Adèle était en vie, toujours mariée, et que, renseignements pris, elle serait heureuse d'avoir des nouvelles de ce cher Stanley. Les vieux tourtereaux s'étaient d'abord écrit en tremblotant. Puis téléphoné dans un échange d'anglais toujours aussi factice et de français glané çà et là. Stanley avait suivi de loin la maladie de Louis, le mari. Quand Adèle à son tour était devenue veuve, elle avait enfin accepté l'invitation à traverser l'océan.

L'idylle n'a pas tenu. Le père de Suzan voulait épouser sa belle enfin libre. Il avait reçu Adèle en princesse, avait fait sa parade de coq déplumé mais encore vaillant, formulé dûment sa demande. A l'issue des réjouissances, de toute cette agitation relayée avec gourmandise par le journal local, la courtisée avait décidé que non, merci, c'était tout à fait flatteur mais sans façon : elle n'avait pas envie de s'occuper du linge ou de la santé défaillante d'un autre vieux monsieur. Elle était rentrée chez elle, semblant se satisfaire de son trophée de coupures de presse et de photos posées. Interruption volontaire de conte de fées. Stanley n'a plus eu de rêve auquel s'agripper. Il s'est éteint quelques semaines après.

Et si Suzan a fait tout ce trajet, c'est peut-être simplement pour voir de ses propres yeux qu'Adèle non plus ne rêvera plus.

Elle a vu. Cherche encore dans l'adieu si maigre, là-bas, une preuve qu'Adèle n'avait pas fait le bon choix. Suzan, elle le comprend à cet instant, est venue récolter un peu de revanche et d'apaisement au nom de son père qui n'est plus.

Un signal a dû être donné car brusquement le petit attroupement se défait. Chacun se presse dans l'une ou l'autre direction. Suzan a l'étrange et plutôt jouissive impression d'un tas de feuilles qu'elle aurait dispersé d'une pensée.

C'est très récent. Après toutes ces années de violent corps à corps avec ma lignée, d'un rejet si ardent que c'était une passion, j'ai réalisé il y a peu que je pouvais enfin faire un pas de côté ; regarder – comme du bord de la route une procession, avec cette même curiosité vaguement solennelle – le chemin de ces femmes auxquelles j'avais tremblé de ressembler. Je n'avais pas passé le relais, moi : j'avais eu des garçons.

L'effet n'avait pas été immédiat. J'étais mère, quand même. Ça suffisait à me maintenir aux aguets. Au début, je cherchais dans mes actes et mes paroles des répétitions. J'aurais triomphé, presque, très amèrement, si j'avais pu dire voilà, je suis comme elles. C'était tout ce que je connaissais. Et puis ils ont grandi et les choses entre nous se sont bâties sans effort, un quotidien de douceur et de trivialité où même les conflits ne dérivaienent pas vers la folie. On pouvait s'affronter, parfois jusqu'à l'épuisement, mais je n'étais jamais une menace ni eux un empêchement. Auprès de mes fils, auprès de Julio, leur père, qui sans faillir m'arrime à son monde à lui, je me suis désengluée de la transmission. La mauvaise. Celle dont on ne veut pas et qui vous hante. Alors j'ai pu décider de tirer sur le fil. C'était même impérieux. Je voulais prendre la mesure de ma libération.

Les garçons sont grands maintenant. Dimitri a quitté la maison et Loup va et vient sans avoir réellement besoin de moi. J'ai du temps pour chercher, lire, écouter ceux qui sont encore en vie, laisser tout cela s'insinuer. Je peux m'approcher d'elles, me glisser dans leur ombre où je n'étais pas. C'est comme une brèche que pour la première fois je veux bien ouvrir. Et par cette brèche je les vois. Je me rêve dans les pas de la petite Adèle à Varsovie. Elle n'aurait ni froid ni faim à ce moment-là. Ce serait le plein été et j'entendrais d'abord son rire filer le long de la ruelle.

Elle a deux ans, trois peut-être. Elle suit tant bien que mal les grands dans leurs jeux. Les regarde, avide, de sa très petite hauteur. Affamée de pousser, de grimper jusqu'à eux, qui lui sont comme un ciel splendide, et faire enfin tout ce qu'ils font. Adèle, déjà, veut gravir. Elle a ce menton dressé que toute sa vie on lui connaîtra. Qui lui donnera un air d'audace même quand en elle ça tremblera. Qui fera dire d'elle, toujours et partout, qu'elle se prend vraiment pour quelqu'un.

En attendant d'avoir atteint leurs cimes tant convoitées, Adèle colle aux jambes des gamins de la rue, se laisse bousculer au gré des cavalcades et des batailles d'eau, de pierres, de bâtons. Il n'est pas rare qu'elle se retrouve à terre. Personne ne la relèvera car c'est tout juste si on la voit. Peu lui importe : elle est si heureuse d'être là. Dans cette nuée criarde et mouvante régnant sur un territoire de pavés et de palissades, de ciment, de boue, d'herbes folles, il arrive évidemment à Adèle d'être blessée. Mais qu'est-ce qu'un genou couronné, un coude écorché, une bosse au crâne même grosse comme un œuf comparé à la joie de ne pas être décrétee encombrante ? Rien ne pourrait être pire, à l'aune de cette faim qui la dévore de se mêler, que d'entendre une

voix des hauteurs lui intimer de retourner aux jupes de sa mère. Le sang, elle le laisse couler, le goûte même du bout du doigt et c'est aussi écoeurant que délicieux. Les bosses, elle les palpe et puise dans la douleur qu'ainsi elle agace et réveille comme à une réserve de force trouble, enivrante. Son petit corps alors est aux aguets.

Quand vient l'heure de rentrer, toutes les femmes de la rue rappelant d'un même cri las leur marmaille éparpillée, Adèle arbore avec fierté ses écorchures, ses habits tachés et semés d'accrocs. On me dirait que tu es allée te fourrer dans le trou du cul d'un chien, je le croirais, soupire Kreindla, sa mère, trop épuisée pour se fâcher. Viens à table avant que je meure rien qu'à te regarder. Depuis que Szmul, le père d'Adèle, a été appelé sous les drapeaux en même temps que la plupart des pères et des fils suffisamment âgés du quartier, Kreindla s'éreinte à faire vivre sa famille. Szmul est tailleur. Elle a repris l'atelier mais le travail manque et la soupe est souvent claire. Kreindla offre ses services dans les beaux quartiers, accepte tout ce qui se présente, s'en va des journées entières, revient avec du linge à repriser repasser blanchir et prie, la nuit venue, pour le retour de son époux. Dans le ciel noir se mêlent ces prières de toutes les femmes harassées de la rue. Qui les entend en dehors de moi, Fleur, tout droit descendue de leurs vies passées à tenir le coup, leur maison propre et leurs enfants hors du danger ? Qui écoute les berceuses qu'envers et contre tout elles trouvent le courage de chanter, peut-être pour elles-mêmes autant que pour leurs petits ? Qui recueille leurs lamentations décalées, mélodramatiques pour des broutilles quand les tragédies sont silencieusement avalées ? Moi, moi et encore moi, qui suis faite de cet esprit-là, frondeur et peiné.

Pas Adèle, qui est toute à son affaire de grandir et se colleter au monde.